

VIE D'UNE FAMILLE OUVRIERE

Dans ce pays de Valdaine vivait tout un petit peuple de paysans, ouvriers en soierie, artisans, commerçants, sans oublier nos châtelains dans leurs demeures sur le haut des collines.

Je vais essayer de conter quelques épisodes de cette vie laborieuse.

Mes deux grands-pères étaient tous deux artisans. Du côté de mon père, c'était un artisan spécialisé dans la couverture des toits. Je ne l'ai pas connu ; il mourut subitement quand son fils cadet fut appelé sous les drapeaux à la guerre de 1914. Ma mère, née en 1884, était la fille d'un artisan maçon spécialisé dans la construction des fours à pain.

C'était un petit propriétaire terrien, habitant une modeste maison à la Glacière, du nom du ruisseau passant tout près de chez lui et qui, descendant vers les bois, propriété de Monsieur de Montal, sautait un à-pic donnant lieu à une belle cascade, la Thuère. La propriété de mon grand-père, de petite surface, lui permettait seulement de "tenir" deux vaches, faible revenu pour élever ses quatre enfants.

Pour apporter un peu de bien-être, son épouse gardait comme nourrissons des enfants de châtelains ou de familles bourgeoises. Elle aidait aussi son mari aux travaux des champs, emmenant sa nichée dans un vieux landau. Les bébés, moins agités ou plus en retard que ceux d'aujourd'hui, jouaient avec quelques feuillages ou chapelets d'oignons, pendant son travail ; c'est du moins ce que m'a dit ma mère.

Dès le certificat d'études obtenu avec la mention très bien, ce dont elle était fière, ma mère prit le chemin de l'usine de soierie de la Martinette, où travaillaient déjà ses deux soeurs aînées. Journées de douze heures, plus le trajet à travers bois, tout en tricotant au crochet les dentelles de son futur trousseau...

Le seul garçon de la famille avait appris le métier d'ébéniste. Il fut tué pendant la guerre de 14-18. Il laissait une veuve et deux enfants en bas âge. Cette tante, comme toutes les veuves de guerre, eut droit à la pension attribuée aux épouses de soldats morts au champ d'honneur ; ce qui lui permit, tout en travaillant de son métier de couturière, de donner une situation à ses deux enfants.

Quelques mots sur certaines conséquences de cette guerre. Tous les hommes valides étant partis pour affronter "l'ennemi héréditaire", les femmes de paysans prirent la tête des exploitations agricoles, et les ouvrières en soierie assurèrent double emploi.

Ce fut une première libération de la femme. Nouvelle façon de vivre, nouvelle manière de se vêtir. Les corsets, carcans de nos aïeules - taille de guêpe, hanches et poitrines rebondies - disparurent. Plus de chapeaux immenses, enrubannés. Les plus jeunes allèrent tête nue, les anciennes se coiffèrent de fanchonnettes l'hiver, et de chapeaux de paille rustique pour l'été. Et dans les bourgs ruraux, la plupart de nos aïeules portaient encore en 1925 les mêmes genres de vêtements que lors de leur vie de femmes.

Je reviens aux années précédant la "Grande Guerre". Mon grand-père Antoine ayant marié ses deux aînées à des hommes lui "convenant", il voulut trouver lui-même un mari pour sa dernière, ma mère. Mais celle-ci ne se laissant pas faire, épousa mon père, mécanicien-gareur, dès sa majorité. Et c'est ainsi que je grandis dans une famille de modestes ouvriers.

Ceux-ci menaient une vie bien simple, au niveau de leurs revenus. Leur maison, héritée du grand-père, était située sur un petit coteau. Trois pièces, un hangar et un jardin pentu qui assurait les légumes pour la maisonnée.

Dans notre village, une partie des familles ouvrières vivait dans une maison leur appartenant, très souvent héritée de leurs parents. Pour ceux logés par le patron de l'usine, des morceaux de terre étaient mis à leur disposition. C'était pour les chefs de famille, outre les parties de boules et les séances au Café, une bonne et saine distraction qui, elle, apportait un peu de bien-être au lieu d'une dépense.

Il fallait voir comme ces jardins étaient entretenus ! Les "tables" rectilignes formaient un ensemble très ordonné et fournissaient un apport non négligeable dans les ménages modestes. Et aussi un sujet de conversation intarissable ! Les semences, le temps, la pluie, le soleil, les gelées de printemps, les haricots qui ne "sortent" pas, la salade qui monte, les courges qui ne veulent pas grossir... On échangeait les variétés de haricots, les plants de salades ou de tomates ; en somme, ce qu'il y avait en trop chez l'un passait chez celui qui n'avait pas assez. Bref, on partageait en bonne amitié. Cela se perd, hélas ! de plus en plus.

Pour les femmes d'ouvriers, bien faire son "manger" et de la bonne soupe était un critère de qualité pour une épouse qui fait son devoir. J'ai souvent entendu dire par nos anciens : "Ce n'est pas étonnant qu'il boive (en parlant du mari), elle ne sait pas faire de la bonne soupe". Difficile à vérifier !

Les ouvriers en soierie n'étaient pas riches, loin s'en faut. Repas très simple : quand ils avaient un jardin, beaucoup de légumes cuisinés et gratinés par la maîtresse de maison qui s'ingéniait à faire malgré tout une bonne cuisine.

Le dimanche, c'était le pot-au-feu, entouré de légumes, mijoté quelques heures sur le coin du fourneau ; plat de résistance fort apprécié. Le soir, quelques tranches de pain arrosées de bouillon et, pour les hommes d'un peu de vin, faisaient tout le repas terminé par la tomme de campagne.

Les jours de fête, on s'offrait un petit extra : c'était le "vol au vent", acheté à l'excellente pâtisserie de Madame Primard ; quenelles, olives vertes et champignons entouraient une "croûte" de pâte feuilletée.

Les jours de grande fête, le dessert, acheté à la même pâtisserie, faisait mes délices : des choux à la crème Chantilly.

Les enfants allaient chercher le lait dans les fermes alentour. A une époque, un laitier passait dans les quartiers, vendant le lait à domicile. Je vois encore la mesure d'un litre munie d'un long manche, afin d'aller jusqu'au fond du bidon ; il ajoutait parfois une petite dose en plus, pour faire "bonne mesure".

Donc la vie quotidienne s'écoulait assez paisible, sans beaucoup de moyens, ni beaucoup d'ambition. Il fallait se contenter de peu, et si possible ne pas tomber malade, car la Sécurité Sociale n'existait pas avant 1936 et le médecin coûtait cher.

Pour les mêmes raisons, la tenue vestimentaire était peu fournie et modeste.

Les ouvriers portaient pour aller au travail une veste noire, en coton épais, lustré, dit "moleskine" et un pantalon, dit "bleu de travail" et par temps chaud, ils abandonnaient la veste trop épaisse pour une tenue plus légère.

Les ménagères avaient beaucoup à frotter pour rendre ces vêtements propres ; le cambouis produit par la graisse des machines faisait des taches redoutables.

Les femmes d'âge mûr portaient une blouse noire ou en satin dégreuvé gris orné de petits pois ou de fleurettes de tons assourdis. Pour travailler, un tablier noir dit "à bavette". Leurs cheveux étaient ramassés en chignon sur la tête façon 1900 ou roulés en coques au-dessus de la nuque. Elles portaient des châles ou des "fichus" en laine tricotée, gris ou noir, pour faire le chemin jusqu'à l'usine.

Les ménagères devaient à la fois travailler à l'usine, tenir leur ménage, élever les enfants ; ceux-ci en dehors des heures de classe faisaient les courses, en plus de leurs devoirs.

Dans les familles modestes, les distractions étaient rares, mais on racontait beaucoup aux veillées. Très souvent, on hébergeait la grand-mère ou de vieilles tantes. On lisait le journal, des romans-feuilletons, le "Petit Echo de la Mode", les "Veillées des Chaumières". A la fin de la semaine, mon grand cousin Claudius venait nous rendre visite avec sa famille et c'était des discussions interminables et techniques entre gens de métier, gareurs, tisseurs et tisseuses. Les hommes buvaient "du rouge" et fumaient des cigarettes roulées à la main. Les femmes âgées sortaient de leurs poches la tabatière, reniflaient avec délice, à petits coups, la prise de tabac fin tenue délicatement entre le pouce et l'index.

Et les soirées s'écoulaient en écoutant inlassablement parler les anciens du temps passé. Petite fille d'environ six ans, j'écoutais, assise sur les dernières marches de l'escalier, ce que disaient les adultes ! Et j'avais très envie de grandir pour avoir droit à toutes ces choses défendues aux enfants et qui faisaient les délices des grands.

Sur la fin de la soirée, le cousin Claudius sortait dans la cour et donnait un petit concert de cor de chasse en hommage à sa famille.

Joies toutes simples, petits rayons de soleil dans la vie de labeur de tous les jours.